

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

Comme tout cela se passait dans la rue, vis-à-vis la porte de la prison, il y avait des gens qui nous regardaient curieusement, et même qui s'arrêtaient.

Si j'avais osé j'aurais donné une représentation tout de suite, mais la peur des sergents de ville m'en empêcha.

D'ailleurs, il était midi, c'était le moment de me mettre en route.

—En avant !

Je donnai un dernier regard, un dernier adieu à la prison, derrière les murs de laquelle le pauvre père allait rester enfermé, tandis que moi j'irais librement où je voudrais, et nous partîmes.

L'objet qui m'était le plus utile pour mon métier c'était une carte de France; je savais qu'on en vendait sur les quais, et j'avais décidé que j'en achèterais une: je me dirigeai donc vers les quais.

En passant sur la place du Carroussel, mes yeux se portèrent machinalement sur l'horloge du château des Tuileries, et l'idée me vint de voir si ma montre et le château marchaient ensemble, ainsi que cela devait être. Ma montre marquait midi et demi, et l'horloge du château une heure. Qui des deux allait trop lentement? J'eus envie de donner un coup de pouce à ma montre, mais la réflexion me retint: rien ne prouvait que c'était ma montre qui était dans son tort, ma belle et chère montre; et il se pouvait très bien que ce fût l'horloge du château des rois qui battît la breloque. Là-dessus je remis ma montre dans ma poche en me disant que pour ce que j'avais à faire, mon heure était la bonne heure !

Il me fallut longtemps pour trouver une carte, au moins comme j'en voulais une, c'est-à-dire collée sur toile, enfin, j'en trouvai une si jaunie que le marchand ne me la fit payer que soixante-quinze centimes, ce qui pour moi était une grosse somme. Maintenant je pouvais sortir de Paris, — ce que je me décidai à faire au plus vite.

J'avais deux routes à prendre; celle de Fontainebleau par la barrière d'Italie, ou bien celle d'Orléans par Montrouge: en somme, l'une m'était tout aussi indifférente que l'autre, et le hasard fit que je choisiss celle de Fontainebleau.

Comme je montais la rue Mouffetard, dont le nom, que je venais de lire sur une plaque bleue, m'avait rappelé tout un monde de souvenirs: Garofoli, Mattia, Ricardo, la marmite avec son couvercle fermé au cadenas, le fouet aux lanières de cuir, et enfin Vitalis, mon pauvre et bon maître, qui était mort pour ne pas m'avoir loué au "padrone" de la rue de Lourcine, il me sembla, en arrivant à l'église Saint-Médard, reconnaître dans un enfant appuyé contre le mur de l'église, le petit Mattia: c'était bien la même grosse tête, les mêmes yeux mouillés, les mêmes lèvres parlantes, le même air doux et résigné, la même tournure comique, mais, chose étrange, si c'était lui, il n'avait pas grandi.

Je m'approchai pour le mieux examiner; il n'y avait pas à en douter, c'était lui; il me reconnut aussi, car son pâle visage s'éclaira d'un sourire.

—C'est vous, dit-il, qui êtes venu chez Garofoli avec le vieux à barbe blanche, avant que j'entre à l'hôpital? Ah! comme j'avais mal dans la tête, ce jour-là.

—Et Garofoli est toujours votre maître?

Il regarda autour de lui avant de répondre; alors baissant la voix:

—Garofoli est en prison; on l'a arrêté parce qu'il a fait mourir Orlando pour l'avoir trop battu.

Cela me fit plaisir de savoir Garofoli en prison, et, pour la première fois, j'eus la pensée que les prisons, qui m'inspiraient tant d'horreur, pouvaient être utiles.

—Et les enfants? dis-je.

—Ah! je ne sais pas, je n'étais pas là quand Garofoli a été arrêté. Quand je suis sorti de l'hôpital, Garofoli, voyant que je n'étais pas bon à battre sans que ça me rende malade, a voulu se débarrasser de moi, et il m'a loué pour deux ans, payés d'avance, au cirque Gassot. Vous connaissez le cirque Gassot? Non. Eh bien! ce n'est pas un grand, grand cirque, mais c'est pourtant un cirque. Ils avaient besoin d'un enfant pour la dislocation, et Garofoli me loua au père Gassot. Je suis resté avec lui jusqu'à lundi dernier, et puis on m'a renvoyé parce que j'ai la tête trop grosse maintenant pour

entrer dans la boîte, et aussi trop sensible. Je suis venu de Gisors, où est le cirque, pour rejoindre Garofoli, mais je n'ai trouvé personne, la maison était fermée, et un voisin m'a raconté ce que je viens de vous dire: Garofoli est en prison. Alors, je suis venu là, ne sachant où aller, et ne sachant que faire.

—Pourquoi n'êtes-vous pas retourné à Gisors?

—Parce que le jour où je partais de Gisors pour venir à Paris à pied, le cirque partait pour Rouen; et comment voulez-vous que j'aille à Rouen? c'est trop loin, et je n'ai pas d'argent, je n'ai pas mangé depuis hier midi.

Je n'étais pas riche, mais je l'étais assez pour ne pas laisser ce pauvre enfant mourir de faim; j'aurais béni celui qui m'aurait tendu un morceau de pain quand j'errais aux environs de Toulouse, affamé comme Mattia l'était en ce moment!

—Restez là, lui dis-je.

Je courus chez un boulanger dont la boutique faisait le coin de la rue; bientôt je revins avec une miche de pain, que je lui offris. Il se jeta dessus et la dévora.

—Maintenant, lui dis-je, que voulez-vous faire?

—Je ne sais pas.

—Il faut essayer quelque chose.

—J'allais tâcher de vendre mon violon quand vous m'avez parlé, et je l'aurais déjà vendu si cela ne me faisait pas peine de m'en séparer: mon violon, c'est ma joie et ma consolation; quand je suis trop triste, je cherche un endroit où je serai seul, et je joue pour moi; alors je vois toutes sortes de belles choses dans le ciel, c'est bien plus beau que dans les rêves, ça se suit.

—Alors pourquoi ne jouez-vous pas du violon dans les rues?

—J'en ai joué, on ne m'a pas donné.

Je savais ce que c'était que de jouer sans que personne mit la main à la poche.

—Et vous? demanda Mattia, que faites-vous maintenant?

Je ne sais quel sentiment de vantardise enfantine m'inspira.

—Mais je suis chef de troupe, dis-je.

En réalité, cela était vrai, puisque j'avais une troupe composée de Capi, mais cette vérité frisait de près la fausseté.

—Oh! si vous vouliez? dit Mattia.

—Quoi?

—M'enrôler dans votre troupe.

Alors la sincérité me revint.

—Mais voilà toute ma troupe, dis-je en montrant Capi.

—Eh bien? qu'importe, nous serons deux. Ah! je vous en prie, ne m'abandonnez pas; que voulez-vous que je devienne? il ne me reste qu'à mourir de faim.

Mourir de faim! Tous ceux qui entendent ce cri ne le comprennent pas de la même manière et ne le perçoivent pas à la même place. Ce fut au coeur qu'il me résonna: je savais ce que c'était que de mourir de faim.

—Je peux travailler, continua Mattia: d'abord, je joue du violon, et puis je me disolque, je danse à la corde, je passe dans les cerceaux, je chante; vous verrez, je ferai ce que vous voudrez, je serai votre domestique, je vous obéirai, je ne vous demande pas d'argent, la nourriture seulement; si je fais mal vous me battez, ça sera convenu; tout ce que je vous demande, c'est que vous ne me battiez pas sur la tête, ça aussi sera convenu; parce que j'ai la tête trop sensible depuis que Garofoli m'a tant frappé dessus.

En entendant le pauvre Mattia parler ainsi, j'avais envie de pleurer. Comment lui dire que je ne pouvais pas le prendre dans ma troupe? Mourir de faim! Mais avec moi, n'avait-il pas autant de chances de mourir de faim que tout seul?

Ce fut ce que je lui expliquai; il ne voulut pas m'entendre.

—Non, dit-il, à deux on ne meurt pas de faim, on se soutient, on s'aide, celui qui a donne à celui qui n'a pas.

Ce mot trancha mes hésitations: puisque j'avais, je devais l'aider.

—Alors, c'est entendu! lui dis-je.

Instantanément il me prit la main et me la baisa, et cela me remua le coeur si doucement, que des larmes me montèrent aux yeux.

—Venez avec moi, lui dis-je, mais pas comme domestique, comme camarade.

Et, remontant la bretelle de ma harpe sur mon épaule:

—En avant! lui dis-je.

Au bout d'un quart d'heure, nous sortions de Paris.

Les hâles du mois de mars avaient séché la route, et sur la terre durcie on marchait facilement.

L'air était doux, le soleil d'avril brillait dans un ciel bleu sans nuages.

Quelle différence avec la journée de neige où j'étais entré dans ce Paris, après lequel j'avais si longtemps aspiré comme après la terre promise!

—Si vous voulez, dis-je à Mattia, nous allons nous reposer un peu.

—Voulez-vous que nous parlions?

—Vous avez quelque chose à me dire?

—Je voudrais vous prier de me dire "tu".

—Je veux bien, nous nous dirons tu.

—Vous oui, mais moi non.

—Toi comme moi, je te l'ordonne, et si tu ne m'obéis pas, je tape.

—Bon, tape, mais pas sur la tête.

Il se mit à rire d'un bon rire franc et doux, en montrant toutes ses dents, dont la blancheur éclatait au milieu de son visage hâlé.

Nous nous étions assis, et dans mon sac j'avais pris ma carte, que j'étais sur l'herbe. Je fus assez longtemps à m'orienter; mais enfin, je finis par tracer mon itinéraire: Corbeil, Fontainebleau, Montargis, Gien, Bourges, Saint-Amand, Montluçon. Il était donc possible d'aller à Chavanon, et si nous avions un peu de chance, il était possible aussi de ne pas mourir de faim en route.

—Qu'est-ce que c'est que cette chose-là? demanda Mattia en montrant ma carte.

Je lui expliquai ce que c'était qu'une carte et à quoi elle servait, en employant à peu près les mêmes termes que Vitalis, lorsqu'il m'avait donné ma première leçon de géographie.

Il m'écouta avec attention, les yeux sur les miens.

—Mais alors, dit-il, il faut savoir lire?

—Sans doute: tu ne sais donc pas lire?

—Non.

—Veux-tu apprendre?

—Oh! oui, je voudrais bien.

—Eh bien, je t'apprendrai.

—Est-ce que sur la carte on peut trouver la route de Gisors à Paris?

—Certainement, cela est très facile!

Je la lui montrai.

Mais tout d'abord il ne voulut pas croire ce que je lui disais, quand, d'un mouvement du doigt, je vins de Gisors à Paris.

—J'ai fait la route à pied, dit-il, il y a bien plus loin que cela.

Alors je lui expliquai de mon mieux, ce qui ne veut pas dire très clairement, comment on marque les distances sur les cartes; il m'écouta, mais il ne parut pas convaincu de la sûreté de ma science.

Comme j'avais débouclé mon sac, l'idée me vint de passer l'inspection de ce qu'il contenait, étant bien aise, d'ailleurs, de montrer mes richesses à Mattia, et j'étais tout sur l'herbe.

J'avais trois chemises en toile, trois paires de bas, cinq mouchoirs, le tout en très bon état, et une paire de souliers un peu usés.

Mattia fut ébloui.

—Et toi, qu'as-tu? lui demandai-je.

—J'ai mon violon, et ce que je porte sur moi.

—Eh bien! lui dis-je, nous partagerons, comme cela se doit, puisque nous sommes camarades: tu auras deux chemises, deux paires de bas et trois mouchoirs: seulement, comme il est juste que nous partagions tout, tu porteras mon sac pendant une heure et moi pendant une autre.

Mattia voulut refuser, mais j'avais déjà pris l'habitude du commandement, qui, je dois le dire, me paraissait très agréable, et je lui défendis de répliquer.

J'avais étalé sur mes chemises la ménagère d'Etienne, et aussi une petite boîte dans laquelle était placée la rose de Lise: il voulut ouvrir cette boîte, mais je ne le lui permis pas, je la remis dans mon sac sans même l'ouvrir.

—Si tu veux me faire un plaisir, lui dis-je, tu ne toucheras jamais à cette boîte, c'est un cadeau.

—Bien, dit-il, je te promets de n'y toucher jamais.

Depuis que j'avais repris ma peau de mouton et ma harpe, il y avait une chose qui me gênait beaucoup, — c'était mon pantalon. Il me semblait qu'un